



# DU STADE À LA VILLE : RÉINVENTION DE LA COURSE À PIED

—Anne-Marie Waser

Les façons de pratiquer la course à pied de longue distance ont évolué au cours des siècles. Des laquais ont été employés pour porter des messages ou pour annoncer l'arrivée de carrosses. La course avait une fonction utilitaire. Un certain nombre d'auteurs ont pu rétablir l'existence de fêtes villageoises, de courses d'écuries, de corridas ou de défis organisés sous forme de spectacles populaires dès le XV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Cet aspect ludique, festif, réapparaît aujourd'hui avec un certain succès puisque ce sont des dizaines de milliers de participants qui se retrouvent parfois déguisés sur la ligne de départ de courses telles que : la Stramilano, les 23 km de Marvejols-Mende, le marathon du Médoc, les 100 km de Bienne, etc.

Lors de la rénovation des Jeux Olympiques, une épreuve de course de longue distance est proposée : le marathon. Il est alors inclus dans la famille des courses de l'athlétisme et se développera sous une forme essentiellement compétitive. Cette manière de courir sera considérée pendant plus de 70 ans comme la façon légitime de faire de la course à pied.

Une nouvelle forme de course apparaît dans les années 70 en Europe, aux États-Unis et en Amérique du Sud. Elle s'est accompagnée d'un esprit très différent de celui des courses du stade et semble avoir trouvé un écho chez un grand nombre de citoyens. Le nombre de participants aux marathons, foulées, et autres courses sur route n'a cessé de croître.

Les coureurs ont investi de nouveaux lieux : parcs, bois, hippodromes, chemins longeant les voies ferrées ou les voies de halage, boulevards, rues ou routes, etc. Les « routards » se croisent sur ces lieux qui deviennent peu à peu de véritables rendez-vous. Ces rencontres souvent perçues comme fortuites ont été à l'origine de la création d'un certain nombre d'associations de coureurs à travers lesquelles de nouvelles formes de pratiques se sont développées hors des clubs fédéraux.

La course à pied est un exemple de pratique sportive urbaine qui échappe ainsi au pouvoir sportif fédéral. Son public est relativement plus âgé que celui du basket de rue ou du skate-board et se caractérise par l'appartenance à des milieux socioprofessionnels plutôt élevés. Ces pratiques urbaines, jogging, roller, skate-board, basket de rue, VTT, BMX (vélo acrobatique) permettent de nouvelles formes de sociabilité. Les espaces ouverts, places, trottoirs, parkings, parcs sont

des lieux de rencontres et d'échanges faiblement contraignants. Les pratiquants n'ont pas de modèles à suivre, d'entraîneurs à écouter, d'horaires à respecter, de cartes à payer, d'ordres à suivre, etc. Ils ont le sentiment de faire ce qu'ils veulent, quand ils veulent, où ils veulent et avec qui ils veulent.

La ville est au centre de ces nouvelles façons de pratiquer qui s'opposent en tout point aux lieux spécialisés et repoussés aux extrémités des villes. Les piétons, les passants sont pris comme témoins de l'activité des coureurs : ils sont spectateurs malgré eux. Tout se passe comme si les nouveaux pratiquants demandaient le soutien du grand public et non plus seulement celui d'un public de spécialistes confiné dans un stade plus ou moins vide.

Comment les coureurs sont-ils venus à la course à pied ? Pourquoi s'est-elle développée hors des stades et des clubs affiliés à la Fédération Française d'Athlétisme ? Est-ce un mouvement contestataire ? Y a-t-il quelque chose de nouveau dans ce mouvement des courses sur route ?

## La course de fond : une sous-discipline de l'athlétisme

Dans les années 70, courir en ville, en dehors du stade, était perçu comme quelque chose d'atypique. Les coureurs attiraient les regards et l'incompréhension était manifeste : comment peut-on courir pour rien ? Comment peut-on se fatiguer inutilement ?

La course de longue distance était perçue par certains médecins comme dangereuse car trop éprouvante pour l'organisme, pour le cœur notamment. Les entraîneurs de la FFA et les professeurs d'EPS ne devaient pas développer la course de fond et surtout pas chez les enfants. Au niveau de la FFA, les courses de fond étaient d'ailleurs interdites aux femmes, aux enfants et aux personnes âgées pour prévenir tout risque. Seuls les athlètes

page de gauche : Michel Jazy.

1. N. Tamini, *La saga des pédestriens*, Rodez, Edior, 1997, G. Bruant, *Anthropologie du geste sportif*, Paris, PUF, 1992, M. Segalen, *Les enfants d'Achille et de Nike. Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Paris, Métailié, 1994.

finissant leur carrière sur 800 m ou 1 500 m étaient sollicités pour représenter le club ou le pays dans les championnats régionaux, nationaux ou internationaux.

Avant 1970, en Europe et notamment en France, on ne décomptait que quelques courses de longue distance organisées autour du championnat de France. Pour se qualifier à ce championnat, les athlètes devaient participer à des critères nationaux, des courses de 20 km et de l'heure qui se disputaient sur la piste. Mis à part quelques courses villageoises ou cross organisés en vue d'une animation pour les jeunes d'un club de football ou d'athlétisme, les épreuves sur route n'existaient presque pas. Comme l'indiquent les extraits d'entretiens réalisés avec quelques pionniers de la course sur route, courir hors du stade, pour le plaisir de courir, n'était pas légitime.

### « Courir pour rien du tout ! sans raison ! C'était pas du tout dans les mentalités »

Noël Tamini : « [...] Courir, c'était un acte... il fallait se cacher, dans les villages. Dans les années 60, en 63 j'ai commencé avec un copain, on partait dans les champs, mais on attendait que tout le monde soit rentré des champs... quand on voyait arriver une voiture, on se planquait, parce qu'on était vraiment pris pour des fous. [...] On dit au Brésil, un Blanc qui court, il fait du jogging, un Noir, c'est un voleur. On court pour un but. Mais courir pour rien du tout ! Sans raison ! C'était pas du tout dans les mentalités. Pourquoi aller transpirer alors qu'il y aurait les foins à faire, les récoltes, etc. ».

---

Noël Tamini : né en 1937, Suisse, commence la course en 1963, s'of-fusque rapidement du monopole fédéral sur la course à pied et développe un mouvement, *Spiridon*, qui sera aussi une revue dont il est le rédacteur en chef de 1972 à 1984. D'abord traducteur dans l'industrie chimique, il se consacre entièrement à sa revue lorsque le nombre d'abonnés dépasse les 5 000. Il se retire du mouvement fin des années 80 pour faire des recherches sur l'histoire de la course : plusieurs ouvrages sont déjà publiés.

---

Fernand Kolbeck : « [...] A l'époque (années 60) on ne savait pas grand chose sur l'athlétisme. Chacun cherchait, il fallait chercher un petit peu le moyen de s'entraîner. On savait qu'il fallait courir, mais on ne savait pas s'il fallait fractionner, s'il fallait faire ceci, s'il fallait faire cela. Il fallait courir, point. Alors je me suis dit tiens, puisque déjà j'habite à Hingolsheim et que je travaille à Strasbourg, ça faisait 21 km aller, 42 avec le retour, c'est un itinéraire agréable, je vais courir à Strasbourg, travailler, et rentrer de nouveau. Donc je faisais ça, dans les années 65, 66, pas tous les jours, parce qu'il y a des coups de fatigue, etc.

AMW : Le long de la route ?

FK : Oui, oui. Bon, on me prenait pour un dingue, à l'époque ».

---

Fernand Kolbeck : né en 1944, commence la course en 1964, arrête la compétition en 1994, vit dans le Bas-Rhin. 18 sélections en équipe de France, 5 fois champion de France de marathon, sélectionné pour les Jeux Olympiques de Munich et de Montréal. Meilleure performance sur marathon : 2 h 14.

---

Courir en ville dans un parc ou courir sur les routes de campagne attirait les regards en Europe comme aux États-Unis. La course est synonyme de marginalité comme l'illustre cet extrait d'article écrit par Gordon Dalbey<sup>2</sup> dans le *Boston Globe* et traduit en 1981 par la revue *Spiridon*.

« [...] Alors même que je déployais ma première foulée, j'entendis ces cliquetis et ces grincements qui caractérisent bien les vieilles bicyclettes de cette région (Californie). Encore quelques secondes, et j'étais flanqué de part et d'autre par deux cultivateurs de manioc. Ils rentraient chez eux après une journée de labeur dans les champs sous un soleil torride. Leur adressant mon plus aimable sourire de représentant du « Corps de la Paix » américain, je me tournais vers l'un puis vers l'autre, les saluant d'un mouvement de la tête, sans interrompre ma course. A ma grande surprise, ils ne me dépassèrent pas, mais, pédalant à mon niveau, ils se mirent à m'observer.

– T'as des ennuis ? fit l'un sur un ton grave.

– Oh... (cheuh...) non, répondis-je en maintenant mon rythme. Et je souris à droite et à gauche.

– T'as besoin d'un coup de main ? suggéra l'autre fermier.

– Euh... non... (cheuh)... merci, haletais-je. Pas besoin... tout va bien... (cheuh)... merci... (cheuh). [...]

– Tu cours... remarqua l'un d'eux.

– Oui.. (cheuh)... je cours... (cheuh)....

– Tu cours, répéta l'autre. Puis il hésita : tu cours... où ?

Mal à l'aise, je changeai de cadence. Je ne tenais pas la forme, et je savais d'avance que ce footing ne serait pas facile. Avoir à faire la causette en même temps mettait à l'épreuve plus que ma patience.

– Le long de la route, dis-je sèchement.

– Tu cours le long de la route, dirent-ils, comme en écho.

Cliquetant et grinçant de concert, ils regardèrent devant eux. Ne voyant que la même route et la même forêt qu'ils avaient vues là depuis des années et des années, ils se tournèrent de nouveau vers moi, déconcertés. Un moment, cet ahurissement mutuel leur fit ralentir l'allure, et soudain, je me trouvais devant eux. Se reprenant, ils revinrent à ma hauteur.

– T'as pas d'ennui... Tu cours... Le long de la route...

l'un des fermiers avait réfléchi à haute voix et d'un ton grave. Et puis ils s'exclamèrent en même temps :

– Pourquoi tu cours le long de la route ? [...]. »

### Les succès de Mimoun : le marathon devient légitime

Les victoires de Jazy et Mimoun ont suscité des vocations chez certains jeunes issus de milieux populaires. Certains ont très rapidement, après quelques mois d'entraînement, réussi à s'imposer au niveau départemental puis national, voir international.

Noël Tamini : « [...] Mimoun gagne le marathon des Jeux Olympiques en 56. J'ai 19 ans à ce moment là. Il remporte à 35 ans les Jeux. J'ai 16 ans de moins que lui, si je commence à courir, ça coûte pas cher, je peux peut-être aussi réussir. [...] C'était un peu le cyclisme du pauvre, mais encore mieux parce qu'il n'y avait pas de juges [...] vous

---

2. Gordon Dalbey était journaliste, puis est devenu pasteur de la congrégation Seaside à Torrance en Californie. Extraits, *Spiridon*, n°58, oct.-nov. 1981.

êtes nus, vous êtes au même niveau au départ, il y a une égalité entre riches, pauvres. [...] On s'entraînait toujours avec cette idée de faire comme Mimoun. [...] J'avais l'idée que si je m'entraînais, j'étais pas doué mais un peu, je pouvais y arriver. Un type comme Mimoun qui attend 35 ans et qui y arrive à force de s'entraîner».



Mimoun.

Certains éducateurs de clubs sportifs ont organisé, afin d'animer la vie de club, des courses de quelques kilomètres pour les jeunes. La victoire a suscité des carrières comme l'indique cet ancien athlète :

Jean Conrath : « Un jour l'entraîneur du club de Brumath (Alsace), qui est du patelin aussi, a organisé un cross. Je devais avoir 14 ans, mes parents m'avaient interdit de courir. [...] Dans le temps on pensait que c'était pas bon pour le cœur et tout ça (rires) et je me suis enfui avec des godasses de ville, un bas de survêt et un pull comme pour aller en classe et je me suis aligné comme ça et j'ai gagné le cross. C'était un cross avec des licenciés et des non-licenciés. C'est comme ça que j'ai fait mon premier cross. Donc je l'ai gagné et j'ai pris une licence en 66 à peu près. [...] Cet entraîneur avait monté un petit club, mais au moment où je me suis licencié il n'y avait même pas une dizaine d'athlètes».

---

*Jean Conrath : Commence par le football, se lance dans la course en 1966, se spécialise sur 800 m, puis sur 1 500 m et 5 000 m. Champion de France en 1976 et 1978 sur 5 000 m. Meilleure performance sur 5 000 m : 13'33.*

---

Pour d'autres, c'est à l'armée qu'ils ont découvert des qualités physiques leur permettant de réussir dans cette discipline encore faiblement concurrentielle. Les victoires et la diffusion des résultats sportifs à la radio et dans la presse encouragent les jeunes des classes populaires à s'entraîner pour « sortir du lot », mais sans en attendre de véritables retombées économiques ou sociales. La course est plus un dérivatif pour oublier leurs conditions de travail jugées dures.

Fernand Kolbeck : « J'ai débuté la course à l'armée. Il fallait faire le « décrassage matinal » qui était le même pour tout le monde. Il se trouvait que avant, je ne faisais pas de sport, comme un gamin, je tapais dans un ballon, mais sans plus. J'ai été élevé dans un village du Ried, au sud de l'Alsace, on ne connaissait pas trop le sport. Une fois à l'armée, il fallait faire ce décrassage matinal et il se trouvait, vous savez comme ça se passe à l'armée, c'est toujours à celui qui en fait le moins, donc il n'y a pas beaucoup de mérite à être bon. Et il se trouvait que j'avais certainement les qualités et c'est un effort qui finalement me plaisait bien.

AMW : Donc avant 19 ans, pas de sport du tout ?

FK : Non, pas de sport du tout, disons même 20 ans. J'étais dans un village où on faisait pas de sport. J'ai fait le certificat d'études, on faisait cette fameuse gymnastique comme tout le monde, un, deux, trois, plier (rires), bon ça se limitait à ça, quoi. [...] Et puis en 63, 64, il se trouvait qu'au cross militaire j'étais devant, sans entraînement. Donc j'avais certainement déjà des qualités. Et puis, ça me plaisait. De fil en aiguille, comme un exutoire, qui vaut ce qu'il vaut... j'ai eu la chance à l'époque de faire le cross de la 6e région [...] et il se trouve que j'avais gagné. Et ainsi, suite à cette victoire, on m'a facilité à l'armée même, c'était quand même quelque chose de très important, on m'a facilité un petit peu mes entraînements à l'armée. Bon, il faut pas oublier que j'étais une forte tête à l'armée, j'étais antimilitariste au possible (rires) [...] avant d'avoir certains résultats, j'étais assez dur, vis-à-vis des gens qui nous encadraient, et c'était encore l'Algérie à l'époque, on était encadré par des sous-officiers algériens encore... mais je dois avouer que cette course à pied m'a un petit peu sorti de cette mouise et ça m'a permis donc de faire du sport».

Dans les années 60, la course à pied était en quelque sorte une activité de substitution pour des jeunes qui ne pouvaient ou ne souhaitaient pas faire de football ou de basket-ball. Les clubs d'athlétisme ne proposaient pas d'entraînements spécifiques pour le demi-fond, les coureurs se sont alors entraînés seuls, à l'extérieur du stade en bénéficiant parfois de conseils d'autres coureurs. Ils reproduisaient les techniques d'entraînement propres au stade sur des chemins de terre qu'ils étalonnaient afin de faire des séries d'accélération qu'ils entrecoupaient de périodes de récupération.

## « L'administration était plus large que le patronat »

Certains dirigeants d'entreprises ou d'administrations encourageaient les meilleurs à la pratique en leur accordant quelques avantages, avant que les dirigeants de clubs ne prennent le relais en aidant les athlètes à trouver des emplois qui permettent d'aménager leur emploi du temps.

Walter Schott : « [...] Je suis rentré dans l'administration, aux HLM. Ils m'ont donné un emploi du temps où deux fois par semaine, ils me laissaient partir à 16 h.

AMW : C'est le Racing-club qui vous a trouvé le boulot ?

WS : Oui, c'est le Racing.

AMW : Et qu'est ce que vous faisiez ?

WS : Oh j'étais dans les espaces verts. J'étais dehors toute la journée, ça me convenait absolument. Ça me permettait

d'être à l'air et de me libérer deux fois par semaine. Bon à l'époque c'était exceptionnel, les patrons n'étaient pas chauds. L'administration était plus large que le patronat».

---

Walter Schott : né en 1944, commence l'athlétisme à 23 ans, se spécialise sur 3 000 m, 5 000 m, en 1971 : 6e performance mondiale sur 5 000 m, 10 sélections en équipe de France, minima pour les Jeux Olympiques de Munich.

---

Jean Conrath : «Moi je suis rentré dans l'imprimerie, aux *Dernières Nouvelles d'Alsace* (DNA), puis dans une imprimerie à Bouxwiller. Puis après je suis rentré aux PTT et j'ai arrêté.

AMW : Et aux DNA vous faisiez quoi ?

JC : Je m'occupais de l'impression, des imprimés, pas du journal. On faisait les en-têtes de lettre, des bouquins...

AMW : Ah donc, vous ne travailliez pas de nuit...

JC : Non, non, c'était, soit le matin, soit l'après-midi. Moi je préférais m'arranger pour travailler uniquement le matin, je commençais à 6 h. [...] Je suis parti à l'ASPTT [...] vers 1972, il y avait des possibilités de trouver des boulots et il y avait d'autres structures quand même. C'est des structures incomparables aux autres clubs quand on a fait les autres clubs. [...] Je faisais 2 séances sur piste par semaine et le reste footing à Dettwiller, le long de la voie ferrée ou dans les Vosges avec des montées descentes ou alors en forêt d'Hagenau.

[...] Bon, moi j'ai quitté les DNA tout de suite après mon armée et après j'étais dans une autre entreprise de 8 h à midi de 14 h à 18 h. Je me levais à 6 h, je m'entraînais. Entre midi et deux, je ne mangeais pas ou juste un sandwich, je m'entraînais, je faisais 1/2 heure et le soir je faisais le dernier entraînement.

AMW : Et donc là vous faisiez un service normal ?

JC : Oui, mais j'ai toujours fait un service normal, sauf à partir de 76. Mais quand je suis allé à Bouxwiller, je travaillais de la même façon et là j'ai demandé 2 h de décharge, je ne travaillais donc que 6 h, mais à mes frais. Je travaillais donc de 8 h à midi et de 14 h à 16 h, je perdais 2 h de salaire.»

Fernand Kolbeck : «[...] Après l'armée on m'avait proposé à l'ASS (Association Sportive de Strasbourg) au Wacken. A l'époque il y avait une très bonne section et on m'avait demandé si je ne voulais pas venir au club. Bon, j'ai dit d'accord. J'avais mon entraîneur Scheller qui lui était de l'ASS. C'est lui qui m'a pris en main à l'époque, mais comme Kautzmann était le président de l'ASS, Kautzmann des pneus, il m'avait proposé un emploi dans les pneus, mais à Hagenau, parce qu'il avait différents petits magasins. Et puis là-bas, à Hagenau... entre midi et deux je m'entraînais aussi, parce qu'il y a une très belle forêt. C'est chouette, il y a une très belle forêt de pins, vraiment impeccable.

AMW : Et ils vous permettaient de vous entraîner ?

FK : Non, il n'y avait pas de facilités. [...] J'ai pas fait ça un an. Ensuite, il se trouvait que l'ASPTT voulait créer une section athlétisme. Elle existait mais il n'y avait pas grand chose. [...] L'ancien secrétaire général de l'ASPTT m'a demandé si ça ne m'intéressait pas de venir au club de l'ASPTT et puis on m'avait proposé aussi un emploi aux PTT. Mais à l'époque personne ne voulait y aller parce que, à l'époque dans les années 66, 67, c'était pas intéressant financièrement. Ah, non, l'administration... les gens allaient dans le privé, c'était beaucoup plus intéressant et ils pouvaient changer d'un jour l'autre d'emploi sans pro-

blème, ils trouvaient du travail. Mais dans l'administration personne ne voulait y aller parce que c'était la misère. Bon il y avait la sécurité de l'emploi, mais sur le plan financier, c'était pas grand chose. Bref, je suis rentré aux PTT, je travaillais les nuits, au départ, à la gare, parce que le centre de tri était là-bas.

AMW : Et là, c'était pas aménagé non plus le travail ?

FK : Ah non, ah, non, je faisais comme tout le monde. A l'époque c'était 3 nuits sur 4, maintenant ils ont 2 nuits sur 4. Ça a changé, sur le plan social. Je venais au travail, il y avait toujours une pause entre minuit et deux heures du matin et moi je profitais entre minuit et deux heures du matin pour m'entraîner.

AMW : Ah bon, comme ça, la nuit ! à la gare ?

FK : Oui, oui, je partais en ville, et je courais la nuit.

AMW : L'hiver aussi ?

FK : L'hiver aussi, oui, oui. Je préférais ça, parce que l'ambiance de l'administration... Les gars étaient au buffet de la gare en train de se saouler. C'était une ambiance... vaut mieux pas en discuter...».

## Courir pour battre le record du monde : « Je voulais réaliser LA performance »

En dépit de conditions d'entraînement rudes, les coureurs des années 70 s'investissaient dans la course à pied parce que les titres mondiaux étaient accessibles. Les athlètes avaient comme objectif d'améliorer les performances mondiales : ils acceptaient les sacrifices et ne pensaient même pas à demander des rétributions ou des remboursements de frais aux clubs. Ils couraient pour les titres, pour la fierté d'être l'homme le plus rapide sur 5 000, 10 000 m ou sur 42,195 km.

Fernand Kolbeck : «[...] j'ai voulu réaliser des temps qui étaient inférieurs à ceux qui étaient réalisés jusqu'à présent au monde. Oui, vraiment je voulais aller au-delà. Je ne connaissais rien, donc je partais sur des bases folles et je m'écroulais souvent. Souvent j'ai dû abandonner dans les marathons parce que je suis parti sur des bases trop rapides. Mais moi ce que je voulais c'était réaliser la performance. [...] A l'époque il faut dire qu'il n'y avait pas autant de marathons que de nos jours. C'était assez rare, un ou deux marathons à l'étranger, le championnat d'Europe, les Jeux Olympiques, c'est tout ce qu'il y avait. Alors quand il y avait un marathon, je partais sur des bases trop élevées. J'avais la base, la vitesse pour, mais il n'y avait peut-être pas les conditions, les concurrents. Actuellement vous avez des marathons, il y a au moins une dizaine de gars qui sont avec vous jusqu'au 30e, 35e km, après ça se décante un petit peu. Mais à l'époque, à partir du premier kilomètre j'étais seul. [...]

Je faisais souvent des entraînements avec Walter Schott à l'époque où il marchait bien. Mais lui, il avait des prétentions assez importantes. Lui, il voulait carrément être le premier homme à descendre sous les 13 minutes aux 5 000 m. Il l'avait dit à l'époque. Il faisait des séances invraisemblables. Moi j'ai fait des séances avec lui à l'époque, mais c'était fou, hein. Il y a pas des cassés pour rien. Il avait des qualités pour l'époque. C'est le premier Français à avoir battu des Kenyans. Ça avait fait pas mal de bruit, parce que, c'étaient de grands meetings qui étaient



Le marathon de Paris, en 1981.

toujours télévisés. Lui il est grand, 1,90 m et il était à côté de petits bonhommes de 1,60 m, c'était assez drôle à voir la course (rires)».

C'est un athlétisme réservé à une élite sportive essentiellement motivée par les titres nationaux ou internationaux qu'elle peut remporter. Les rétributions en espèces sont alors très rares, les athlètes gagnent des coupes ou des breloques, parfois des appareils électroménagers. C'est par la diffusion d'images à la télévision dans les rares foyers qui disposaient d'un poste dans les années 60-70 et par les quotidiens, mais également par *l'Équipe* que les coureurs de fond obtiennent une renommée et que la course de longues distances acquiert peu à peu une certaine légitimité.

Comment est-on passé en quelques années d'une situation où les courses de fond étaient confidentielles parce que prohibées par les médecins et les dirigeants de la FFA à une diffusion qui touche presque toutes les catégories sociales, les femmes comme les hommes, les jeunes comme les moins jeunes ? Qu'est-ce qui a fait émerger, dans les années 70 en France, ce mouvement qu'on a appelé, tour à tour, footing, jogging, running ?

## Naissance d'une course hors-stade : courir pour le plaisir

Les clubs d'athlétisme affiliés à la FFA offrent une forme de course basée exclusivement sur la compétition. En club, l'effort est centré sur la production d'une élite sportive, les coureurs de niveau moyen n'ont pas véritablement leur place dans cet univers qui favorise la concurrence entre ses membres. Cette offre de pratique sportive élitiste semble être aux antipodes de ce qu'attendent les nouvelles générations de coureurs qui voient davantage dans leur activité un plaisir partagé que la production de record. En club, les entraînements se déroulent sur la piste et reposent sur l'intervalle training (périodes de course en sprint coupées de périodes de récupération), un travail généralement perçu comme dur pour l'organisme par les coureurs qui l'associent souvent à de la « souffrance ». Ils préfèrent pour la plupart la course de longue distance à rythme régulier sur des parcours naturels et variés.

« La course à pied n'est pas de l'athlétisme » affirme Noël Tamini, un des pionniers de la course hors stade qui a contri-

bué dans les années 70 et 80 à faire en sorte que ce qu'il dénomme les « courses hors stades » soient socialement acceptées et considérées comme un loisir et non comme souffrance. « Courir pour le plaisir » est la devise du mouvement Spiridon, du même nom que la revue lancée en 1972 par un groupe de coureurs et qui a été une des premières formes d'institutionnalisation de ce mouvement.

L'idée de « plaisir » dans le sport est à l'origine de cette scission entre le mouvement sportif fédéral dont l'objectif est la production de performances et le mouvement des sports dits « funs » dont la course sur route fait partie. Cette sensation de plaisir est bien entendu une construction sociale. Elle ne se résume pas en une définition, mais en de multiples façons de faire et de ressentir.

## La course n'est pas un monopole des fédérations d'athlétisme

Assimilée aux disciplines du stade, la course à pied de longue distance, contrairement au cyclotourisme ou à la randonnée pédestre, a tardé à inventer une modalité non compétitive. Jusqu'aux années 70 le règlement de la plupart des fédérations d'athlétisme n'autorisait pas les femmes à participer aux courses de fond. Elles courent alors en « clandestines » en se mêlant aux hommes et en s'inscrivant sous une fausse identité afin d'avoir un dossard qui leur permettait alors de connaître leur temps d'arrivée. Les officiels étaient chargés lors des passages des athlètes de repérer les femmes et de les sortir de la course en leur arrachant leur dossard. Les non-licenciés des fédérations étaient, eux aussi, dans un premier temps, interdits de prendre part au départ.

Les premières courses « hors stade » commencent grâce à des adeptes des courses de longue distance, révoltés par l'absence de considération des fédérations. Ils lancent au début des années 70 des épreuves sur routes en dépit des menaces de sanctions promises par les autorités de tutelle de l'athlétisme. Ils bravent les interdits et sont parfois radiés à vie de la FFA comme le fut Serge Cottereau, le créateur des 100 km de Millau en 1972<sup>3</sup>.

Ce mouvement est dans un premier temps contestataire. Il rencontre l'adhésion immédiate d'un certain nombre de passionnés de courses en Europe, aux États-Unis et en Amérique du Sud. Des revues spécialisées de courses à pied voient le jour : elles fournissent les informations nécessaires aux pratiquants (entraînement, alimentation, soin, équipement, etc.) et contribuent à les rassembler autour d'un calendrier de courses qui ne cessera de s'étoffer dans au cours des années 70 et 80. Des milliers, puis des dizaines de milliers de coureurs se reconnaissent dans ce mouvement<sup>4</sup> ce qui amène les dirigeants des fédérations d'athlétisme à négocier leur monopole avec les organisateurs de course et les pratiquants membres ou non de Spiridon clubs ou de clubs de marathoniens. En France, paraît en 1993 un arrêté qui établit la Commission nationale des courses hors stade, organisme déconcentré de la FFA, fixant les règles adminis-



Spiridon, vainqueur du marathon à Athènes en 1886.

tratives et techniques de l'organisation des courses hors stades. Cette Commission est chargée d'établir le calendrier des courses, de définir et de veiller à l'application des règles, notamment la mesure du parcours, afin d'officialiser les résultats des concurrents.

Si la course de fond traverse en France une longue crise, voire plusieurs, ce qui se traduit, selon Jacques Defrance<sup>5</sup> par une sorte de schisme aux alentours de 1971-1975 qui sépare ceux pour qui courir c'est battre des records, de ceux qui y voient avant tout le plaisir de participer à une fête populaire (l'essentiel est de participer), force est de constater qu'un autre public de coureurs se lance dans cette activité sans avoir jamais été licencié de la FFA. Ces derniers ne ressentent pas le besoin d'adhérer à un club, à une fédération : ils courent comme d'autres se promènent à pied ou à vélo, font du ski ou de la planche à voile. Les membres d'associations de marathoniens ou de Spiridon-clubs n'ont d'autre revendication que celles de pouvoir participer à des courses sur routes. Ils choisissent de ne pas créer de

3. S. Cottereau, *La belle histoire des 100 km de Millau*, auteur-éditeur, Sainte Affrique, 1982.

4. M. Segalen, *Les enfants d'Achille et de Nike. Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Paris, Métailié, 1994.

5. J. Defrance, « Un schisme sportif. Clivages structurels, scissions et positions dans les sports athlétiques, 1960-1990 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 79, septembre 1989 ; J. Defrance, « La course libre ou le monde athlétique renversé », *Travaux et recherches en EPS*, 8, décembre 1985.

fédération nationale de courses hors stade autonome, mais profitent de certains avantages de la FFA, notamment l'officialisation des résultats et l'enregistrement des performances.

Une fusion se fait entre les coureurs qui s'alignent sur le modèle performant et ceux qui valorisent la participation chaleureuse et la sociabilité. Si le mouvement est d'abord largement anti-compétitif, il s'ouvre ensuite vers les formes classiques de la compétition chronométrée car elle permet aux coureurs de situer leur progression.

## Naissance de Spiridon ou l'invention de « courir pour le plaisir »

Les rubriques des courriers des lecteurs de revues d'athlétisme, *Le Miroir des Sports* en France notamment, ont permis à un certain nombre de coureurs d'échanger leurs informations et de comprendre qu'une véritable demande de course sur route était bien présente, en France, en Allemagne, en Belgique, en Espagne. Noël Tamini décide avec Yves Jeannotat, un marathonien suisse de haut niveau, de lancer une revue qui ne serait consacrée qu'à la course à pied hors stade. Cette revue qu'ils nomment *Spiridon*, du prénom du vainqueur de l'épreuve de marathon, le Grec Spiridon Louis, des premiers Jeux Olympiques rénovés (en 1896 à Athènes), présente de nombreux articles sur les façons de s'entraîner, des conseils de toute sorte, des informations sur les courses en Europe ainsi que les résultats. *Spiridon* est indépendant. Peu de recettes proviennent de la publicité, cette dernière est essentiellement consacrée aux marques d'équipement (chaussures spécifiques, vêtements adaptés, etc.). La plupart des articles sont rédigés par les deux initiateurs du projet qui diffusent leur façon de concevoir la course.

Les autorités fédérales de l'athlétisme considère d'abord le mouvement des courses sur routes comme un phénomène marginal, une mode passagère. Passé le premier temps de l'ignorance, le succès populaire des courses sur route, dont le nombre croît de façon importante au cours des années 70 et 80 (2 ou 3 marathons début des années 70 en France avec quelques dizaines de participants, 100 au début des années 90 avec plus de 44 000 coureurs ayant terminé l'épreuve<sup>6</sup>), inquiète les responsables de fédérations qui réagissent en cherchant à contrôler le phénomène en le réglementant. Ils s'engagent à reculer dans cette tentative de contrôle car ils sont persuadés que les courses sur route ne fourniront pas de champions.

Perçue comme une activité régénératrice, la course aurait de nombreuses vertus physiologiques et psychologiques. Elle permettrait de maintenir un équilibre entre une vie active de plus en plus sédentaire et un besoin ressenti d'exercices ou de dépenses physiques. « L'homme moderne : *homo sedentarius*, est assis dans sa voiture, puis à son bureau, puis devant son poste de télévision »<sup>7</sup>. Afin d'éviter de s'endormir, ou d'endormir son corps, il est

désormais nécessaire de l'entraîner puisque l'activité physique du quotidien ne suffit plus à la faire. Le rapport à la « nature » et la « santé » joue un rôle déterminant dans la philosophie de Spiridon. Un parallèle est fait entre la sobriété des lieux de pratique (chemin de terre) et le dépouillement de la pratique (un short, une paire de chaussures, un tee-shirt). L'effort serait sain car la pratique a comme cadre la nature.

## Élargissement du public et succès des courses sur routes

A la différence des coureurs issus des classes populaires qui voyaient dans la course de fond une façon de sortir de l'ordinaire en remportant des titres et en espérant battre des records, les coureurs sur route des années 80 recrutent essentiellement des pratiquants issus des professions du tertiaire<sup>8</sup> qui inventent une pratique de loisir où le plaisir et non plus la performance est au centre.

Le succès des courses de longue distance incite les médias à couvrir les épreuves officielles. Une élite se développe au niveau international grâce aux prix offerts aux vainqueurs et grâce à l'augmentation du nombre des courses sur route. Certains coureurs se spécialisent dans



Les 25 km de Villeurbanne.

cette activité et sont assimilés à des « professionnels ». Un des effets de cette « professionnalisation » est de couper l'élite de la base : les coureurs qui commencent vers 20 ans savent d'emblée qu'ils ne pourront sans doute jamais battre de records du monde. Contrairement aux pionniers des années 60-70, ils doivent construire d'autres objectifs que ceux qui reposent sur la performance, l'excellence sportive.

Comme l'indiquent les entretiens réalisés avec des coureurs qui ont commencé la course dans les années 80, les

6. B. Allain, *L'espace des marathons français : contribution à une analyse sociodémographique de cet espace de pratique*, DEA STAPS, Paris Sud-Orsay, 1996.

7. Yves Jeannotat, « Vous qui courez pour votre santé, voici votre guide », *Spiridon*, n° 0, février 1972, p. 4.

8. M. Segalen, *op. cit.*, M. Louette, *Les marathonien·nes vus par eux-mêmes*, Mémoire pour le Diplôme de technicien sportif supérieur, INSEP, 1986.



objectifs de performance et de loisir ne s'opposent pas, ils se complètent. Tout se passe comme si ceux qui s'adonnent régulièrement à la course à pied cherchaient à connaître leurs limites aussi bien au niveau de la longueur (combien de kilomètres: 42 km, 100 km, plus ?) que du temps réalisé sur une distance donnée. Une fois cette limite atteinte, les objectifs de loisir, de sociabilité semblent reprendre le dessus. Ceux qui ne sont pas en quête de performance sont souvent les coureurs qui savent que leur prestation n'a rien de comparable à celle de l'élite. Ils pratiquent sans chronomètre ni montre et sont plus proches de la modalité «jogging» qui consiste à courir plus ou moins régulièrement sur des parcours définis en essayant de tenir la distance. Ils ne participent à aucune course populaire et ne cherchent pas à se documenter sur la question ni à appartenir à un groupe spécifiquement constitué autour de la course. Pour eux, le footing ou le jogging est assimilé à un exercice physique qui procure la satisfaction d'avoir réalisé un effort qui s'inscrit dans une logique de «maintien en forme».

## Une passion quotidienne

*Anonyme 1 : Homme, né en 1965, commence la course en 1985, employé de commerce, vit dans la Calvados. Licencié FFA, progression au marathon 3 h 13, 3 h 06, 2 h 53, 2 h 48, 2 h 46.*

Anonyme 1: «Des sports avant, j'en ai fait plein. J'ai fait 10 ans de foot. [...] et sur la fin j'ai commencé à courir, à l'intersaison. J'ai fait du tennis, 3, 4 ans. Pendant les 3 mois d'arrêt, je faisais du tennis tous les jours. Et quand c'est devenu trop cher, parce que quand j'étais gamin c'était 200 F, je venais tous les jours et après c'est devenu trop cher, je pouvais plus faire de tennis, j'ai couru. Bon aussi à l'armée... ils m'ont mis dans l'équipe de cross, j'ai fait des compétitions. Au retour de l'armée je faisais du

foot 3 fois par semaine et je courais 3 fois par semaine. Et au bout de quelques mois je me suis mis à bosser, le foot c'était impossible. Je voulais faire du sport et la course à pied avec le travail c'était possible, c'est ça qui a décidé de faire que de la course à pied.

Je suis arrivé à la course à pied à 20 ans. [...] J'ai commencé à la Prairie (hippodrome de Caen). C'est là que j'ai rencontré les gens. J'ai fait des tours, des tours, des tours. On voit toujours les mêmes, aux mêmes horaires. Il y a toujours les mêmes et puis aussi dans les courses. Ils me donnaient des conseils d'entraînement.

Les marathoniens ils se réunissent ensemble. Il y a plein de clubs de marathoniens: ils font le marathon de New York, ils se programment 2, 3 marathons par an, ils sollicitent les marathoniens. Il y a plein de clubs comme ça, qui sont pas FFA, c'est pour organiser les voyages, ils font des pin's, ils font des soirées, des trucs comme ça, pour gagner de l'argent pour payer le voyage. [...] Les routiers sont très organisés. Presque tous les coureurs de la Prairie sont dans l'association Caen-Marathon. Ce sont souvent des vrais marathoniens, ils font 3 marathons dans l'année. Il y en a, c'est pour le chrono et puis il y en a qui y vont, ils sont pas préparés, c'est pour accompagner les copains. Ils vont se faire le marathon en 4 h, ça fait rien, ils font le voyage, il manque 2, 3 places? Je pars avec vous, ils sont pas prêts, mais ils y vont. Ils font ça en footing, ils sont dans l'ambiance et puis après ils passent une semaine ensemble.

Quand l'ASPM (club affilié à la FFA) s'est créé, il y a des copains qui m'ont dit 'tu vas avoir des conseils'. Bon ben j'y suis allé. Alors tout de suite les gens m'ont dit, laisse tomber le marathon, t'es un pistard, t'es un coureur de 400 m, pas un marathonnier. Bon d'accord, 400, 800 m, mais comme je peux pas avec mon boulot... c'est toujours lié au boulot en fait. Les courses sur piste, c'est le vendredi soir de 18 h à 19 h, je rentre chez moi il est 20 h. J'ai essayé, j'ai fait 2 courses dans la saison, c'est pas possible. Donc j'ai laissé tomber et je fais du marathon. C'est pour ça que je fais du marathon, j'aime ça, je sais que c'est idiot, que je ne progresserai pas avec ça. Mais c'est la seule

course que je peux faire en officiel, parce que la piste...

Au club, ils m'ont dit que je cours très mal, je cours trop vite et je cours trop. Trop de kilomètres. Ben moi, mon plaisir, c'est d'aller faire une balade de 20 bornes, mais je les fais sur des bases beaucoup trop élevées mais c'est parce que j'ai envie de courir comme ça. [...] C'est simple, pour progresser, il faut que je coure moins vite... rien que ce changement là, je suis censé progresser en trois mois. C'est pas trop pénible ça. Mais je ne me fais pas plaisir. [...]

Mon boulot ça me plaît pas. Bon ben, courir c'est la récompense pendant une heure, j'ai la paix, je vais courir et justement, qu'est ce que je fais, je me défonce. C'est ce que je faisais tous les jours. [...] Je cours, je cours pour le



*Courir sur la chaussée et être regardé.*

plaisir. [...] Moi je cours pas pour la compétition. Des fois, il y a des courses, ça m'embête d'aller faire des courses, je préfère aller m'entraîner. Parce que moi, vraiment, c'est une évasion. Le dimanche matin, la longue sortie du dimanche matin, c'est le truc le plus... c'est génial, c'est vraiment génial».

## « Je ne pense pas qu'on puisse parler de passion... c'est plus grave »

Anonyme 2 : Homme, né en 1945, commence la course en 1982, ancien bâtonnier, vit dans le Calvados. Licencié FFA, 25 marathons terminés, meilleure performance : 2 h 51

Anonyme 2 : « Je suis venu au sport... au début des années 80, c'est lorsque j'avais regardé une émission à la télévision. On voyait une course sur route. Je m'en souviens très bien, c'est la Stramilano, la traversée de Milan en courant. Et c'était, à l'époque, la course où il y avait le plus de monde. Et ça m'avait, euh, c'était... un déclic, pas forcément, mais ça m'avait tenté. Et du coup... tiens, je me suis dit, ils ont l'air tous contents, etc. [...] Mais en 1982, les courses sur routes ça n'existait, en fait, pas du tout. On entendait parler de l'athlétisme, des JO, tout ce qui était des courses sur pistes. Mais les courses sur routes, à la limite je ne savais pas que ça existait.

AMW : Et vous avez commencé comment ? A la Prairie ?

BC : Ah non, à l'époque il n'y avait personne à la Prairie. Non, non, je me rappelle, j'avais acheté des chaussures. J'étais allé dans une forêt qui a été achetée par la ville de Caen qui est à une vingtaine de kilomètres d'ici, et j'allais là-bas. Et au début, j'y allais une fois par semaine. Ensuite j'augmentais ma dose d'entraînement. J'en avais de plus en plus, à la fois, besoin et envie. [...] J'ai commencé en 82. J'ai été long avant de faire une course. Et ma première course... j'ai commencé par un marathon... le marathon de Paris en 84. [...] J'ai fait un temps pas très bon, mais je suis allé jusqu'au bout. Et avec un entraînement complètement atypique. La première fois que j'ai couru un marathon, je n'avais jamais couru plus d'une heure d'affilée. Je ne savais pas comment m'entraîner. Et finalement ce n'était pas si mal que ça. Je faisais toujours le même parcours et j'essayais à chaque fois d'aller le plus vite. [...] Au fur et à mesure que le sport m'a passionné, j'ai essayé effectivement d'approfondir un peu les choses. J'ai commencé à acheter des revues style Jogging ou je ne sais plus trop quoi...

A l'époque j'étais vraiment indépendant, je n'étais affilié à aucun club. Et c'est après 84 ou 85 que je me suis affilié à un club. Je suis membre d'un club, ne serait-ce que pour participer à des compétitions officielles style championnat de France, puisque c'était une condition sine qua non. [...] Je voulais en même temps participer à des compétitions officielles... pour que les performances soient homologuées. Oui absolument... homologuées en quelque sorte.

Mes entraînements sont devenus plus structurés parce qu'à partir du moment où j'étais dans un club, il y avait un entraîneur et il m'a dit voici ce qu'il faut faire et ne pas faire. Et ça m'a beaucoup servi. Mais compte tenu de mes obligations professionnelles, je cours sous les couleurs de mon club mais en fait je ne vais plus jamais aux entraînements et je m'entraîne en fait indépendamment. Mais en fait quand j'ai besoin d'un renseignement, j'ai toujours un entraîneur ou un encadrement technique qui me le donne. Je demande un

tuyau. [...] J'ai fait du fractionné sur piste. Ça m'a servi. Maintenant je n'ai pas le temps d'aller au stade, mais je pratique le fractionné sur route.

Alors, j'aime beaucoup m'entraîner seul parce que je sais que je me fais plus mal en m'entraînant seul. [...] C'est à dire, quand on est seul, on s'ennuie, on se force, on essaie d'aller plus vite d'ailleurs, comme si le fait de... moi je ne fais plus mes entraînements en kilomètres, mais en durée. Alors si j'ai dit que je vais courir deux heures, que j'aille vite ou lentement, rien n'y changera. Mais je trouve que seul, on se fait plus mal. Alors je cours généralement seul une fois par semaine et sinon, je recherche, c'est vrai, la compagnie de très bons amis qui sont d'ailleurs des médecins spécialistes (rires) avec lesquels je m'entends très bien, et avec lesquels c'est un vrai plaisir de courir. Ou d'autres personnes, une fois par semaine, qui sont tout à fait agréables, pour discuter, pour changer un peu. Les deux modes d'entraînement sont profitables.

Quand je ne prépare pas de compétition, je cours au minimum 3 fois par semaine : le jeudi après-midi, le samedi matin et le dimanche matin. Quand je prépare une compétition j'essaie de courir au minimum 4 entraînements par semaine, si je peux faire plus, tant mieux. Si je vois que je ne peux faire que 3 entraînements, je privilégie alors les longues distances plutôt que les fractionnés parce que j'ai une vitesse de base quand même relativement importante. Alors en 3 entraînements, je ferai alors 75 ou 80 kilomètres. Ce n'est pas une charge pour moi. Et, je suis avec des gens que j'aime bien. Je m'entends bien. Je commence une heure avant eux, ce qui fait que l'heure et demi qui suit, ça se passe très bien.

Le rendez-vous du dimanche 9 h 30, il n'y a pas besoin de le confirmer. Généralement, quand on s'appelle, c'est qu'on ne peut pas y aller. Le samedi, ce n'est pas pareil. Le samedi il m'arrive d'avoir des responsabilités ordinales, président de la conférence des bâtonniers normands. Souvent je suis obligé de faire une réunion le samedi, alors je prévois que je ne viens pas pour qu'on ne m'attende pas. Ou, il m'arrive de prendre des rendez-vous le samedi, alors je suis amené à modifier mes horaires. Mais le dimanche... quoi qu'il me soit arrivé de recevoir le dimanche, mais enfin c'est rare. [...] Même en vacances, je cours tous les jours. Je suis du matin, comme disent les gens. Je suis toujours réveillé, je suis toujours réveillé très tôt. Je suis le seul chez moi à se réveiller très tôt. Je vais courir, c'est un vrai plaisir, je me baigne, mais de temps en temps je me dis que j'en fais trop, surtout que j'ai près de 51 ans (rires)...

La plupart des activités sportives qui se sont développées en France se sont construites autour de compétitions définies et organisées par le pouvoir sportif fédéral en valorisant essentiellement l'excellence sportive. Lorsque les titres nationaux et internationaux sont devenus quasiment inaccessibles pour les athlètes non professionnels, la modalité « loisir » est apparue en se développant à côté des fédérations ayant reçu par délégation ministérielle la reconnaissance d'un véritable monopole de représentation de leur discipline. Ce monopole est aujourd'hui remis en question avec le succès des pratiques hors des structures officielles, comme la course hors-stade, qui prennent la ville pour terrain d'expression et les citoyens pour acteurs et spectateurs.

Anne-Marie Waser

## BIBLIOGRAPHIE

- Allain B., L'espace des marathons français : contribution à une analyse sociodémographique de cet espace de pratique, DEA STAPS, Paris Sud-Orsay, 1996.
- Bilger C., Comment peut-on être spiridonien ?, Analyse socio-culturelle des coureurs spiridonien d'Alsace, Mémoire de maîtrise STAPS, Strasbourg, 1983
- Bessy O., *10 ans de fête. Marathon des châteaux du Médoc et des Graves*, Bordeaux, AMCM, 1994
- Bruant G., *Anthropologie du geste sportif. La construction sociale de la course à pied*, Paris, PUF, 1992.
- Faure J.-M., L'éthique puritaine du marathonien, in « Le nouvel âge du sport », *Esprit*, n° 4, avril 1987.
- Cottureau S., *La belle histoire des 100 km de Millau*, auteur-éditeur, Sainte Affrique, 1982.
- Defrance J., « La course libre ou le monde athlétique renversé. Sociologie des représentations collectives de deux variantes de la course à pied », *Travaux et recherches en EPS*, n° 8, décembre 1985.
- Defrance J., « Un schisme sportif. Clivages structurels, scissions et oppositions dans les sports athlétiques, 1969-1980 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 79, septembre 1989.
- Ehrenberg A., *Le culte de la performance*, Paris, Calman-Lévy, 1991
- Louette M., *Les marathoniens vus par eux-mêmes*, Mémoire pour le Diplôme de technicien sportif supérieur, INSEP, 1986.
- Segalen M., *Les enfants d'Achille et de Nike. Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Métailié, 1994.
- Tamini N., *Marvejols-Mende, et 25 ans de course à pied (1972-1997)*, Mende, Association Marvejols-Mende, 1997
- Tamini N., *La saga des pédestriens. La grande histoire de la course à pied*, Rodez, Edior, 1997.
- Yonnet P., « Joggers et marathoniens. Demain, les survivants ? », *Le Débat*, 19, 1982.

> **Anne-Marie Waser**, sociologue, maître de conférences à la Faculté des Sciences du Sport et de l'Education Physique de l'Université de Rouen et membre du Centre de Sociologie de l'Education et de la Culture (UA 210) travaille sur la transformation des pratiques sportives. Le présent article s'inscrit dans une recherche visant à comprendre le phénomène de la « désaffiliation » sportive : l'émergence et le développement de pratiques hors du cadre des fédérations sportives.